

# MÉLANGES RELIGIEUX,

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 11 Janvier 1848. No. 35.

## MANDEMENT

DE MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE MONTPELLIER, A L'OCCASION DE LA MISSION SI ÉMINEMMENT PROVIDENTIELLE, AU TEMPS PRÉSENT, DE SA SAINTÉTÉ LE PAPE PIE IX.

Charles-Thomas Thibault, par la miséricorde divine et la grâce du Saint-Siège apostolique, évêque de Montpellier, commandeur de l'Ordre royal et militaire des saints Maurice et Lazare, etc.

Au clergé et aux fidèles de notre diocèse, salut et bénédiction en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Quoique le Dieu que nous adorons, nos très-chers frères, aime à s'appeler, dans nos saints livres, un Dieu caché, *Deus absconditus*, il veut cependant, qu'aperçue de tous, et surtout de ceux-là même qui dirigent et gouvernent les parcelles des affaires humaines, *particular rerum*, comme dit Salvien, sa main divine soit hautement reconnue dans le gouvernement et l'ordonnance de cet univers que nous habitons. Toujours il se rend à lui-même témoignage; mais il ne lui suffit pas que l'ordre et la magnificence des cieux le proclament auteur et conservateur de ce monde, il faut qu'à certains intervalles, des coups inattendus viennent révéler, aux yeux des hommes assourdis ou distraits, son intervention puissante dans les affaires des sociétés terrestres: *Quo ipse summum totius mundi corporis gubernat.*

Il a marqué, à tout ce qui est, une fin digne de lui, et cette fin c'est sa gloire. Pour la procurer, il siège par-dessus les rois et leurs ministres, par-dessus les guerriers et les sages; et là où l'homme, destitué des lumières de la foi, ne voit que les résultats, plus ou moins heureux, des calculs de la sagesse ou des erreurs d'une politique humaine, il nous fait voir, à nous qui ne l'avons jamais banni du gouvernement des choses d'ici-bas, les dispositions miraculeuses de sa Providence, se révélant tour-à-tour sévère ou miséricordieuse.

Aussi, N. T. C. F., avons-nous besoin de vous rappeler vite à toutes ces données de la foi chrétienne sur les événements humains, en présence de toutes ces merveilles qui nous arrivent en échos de la ville éternelle, comme pour nous enseigner, avec plus de puissance, les voies de Dieu. Quel est donc cet homme qui, à lui seul, agit le monde et tient en suspens tous les esprits des puissants et des forts, des pauvres et des faibles? Astro miraculeux, la a été aperçu au milieu de cette nuit que nous avions faite toutes ces utopies d'un progrès, auquel croyaient à peine ceux qui en parlaient le plus, et tout-à-coup, aux promesses dédaignées des sages, tous les peuples du monde ont substitué de magnifiques espérances. Saisis d'étonnement, les hommes les moins disposés à chercher le salut en Israël se sont émus comme les croyants, en le voyant paraître au firmament de cette Église pour laquelle ils n'avaient eu, trop souvent, que des dédains ou des blasphèmes, et eux aussi se sont écriés: Nous avons vu son étoile, et nous sommes venus le saluer, avec vous, de notre amour et de nos vœux: *Vidimus stellam ejus, et venimus adorare eum.*

Aussi bien tout ce qui se passe, depuis quelque temps, dans cette terre de la vieille Italie, dans cette capitale du monde chrétien, n'est explicable que par la foi! Ce mouvement imprimé par la main d'un homme, d'un Pontife, du souverain d'un Etat qui n'est qu'un point, à peine aperçu, non sur le globe, mais en Europe; ce mouvement qui, du sein de Rome, se propage et ébranle déjà jusqu'aux extrémités du globe, dites, vient-il de l'homme? Cette lumière, si vive qu'elle éblouit jusqu'aux sages et aux puissants du monde, si douce qu'elle attire jusqu'aux souffrants de toutes les contrées de la terre, dites, n'est-elle qu'un éclair du génie ou qu'un météore qui brille un moment pour disparaître sans retour? S'il en était ainsi, Jérusalem s'agitait moins, ses pouvoirs publics cesseraient de se troubler, ils débâteraient plus tranquillement! Mais la loi a été interrogée par les voyants, par les docteurs du nouveau peuple, et leurs bouches ont proclamé, devant les commencements de l'homme de la droite du Seigneur, une parole que tous répètent avec transport, parce qu'elle est la parole de confiance dans la justice de celui qui a pris en ses mains la cause des peuples: *Et tu, Bethléem, et tu, cité de Rome, tu ne seras plus la dernière, tu ne garderas pas la place que t'ont faite les calculs mesquins d'une politique jalouse, entre les cités de Juda, entre les cités du monde, car c'est de toi que va sortir un prince qui régnera non peuple d'Israël vers de nouvelles et magnifiques destinées! Oui, Pétonnement des princes et des politiques, des esprits avides de nouveautés et de changements, comme des esprits calmes et positifs; ce sentiment indéfinissable de respect et d'admiration, d'abandon et d'amour; cette joie douce et paisible, comme celle que donnent d'heureux et infaillibles pressentiments; tous ces cris d'allégresse que poussent et la science et l'ignorance, et la force et la faiblesse, les yeux fixés sur cette chaire où un pauvre prêtre est assis; oh! oui, ou tout cela ne nous dit rien, ou tout cela nous jette cette parole des prodiges: Le doigt de Dieu est là, *digitus Dei est hic.**

Nous le savons, N. T. C. F., de certains esprits, encore soumis à l'influence des doctrines anti-religieuses, dont le temps a commencé à faire justice, ne voient dans cette initiative magnifique et courageuse de Pie IX, pour les réformes sociales, qu'un calcul de prince, et non l'effet des inspirations de cette foi chrétienne dont il est le premier organe sur la terre.

Mais si Pie IX n'eût senti, dans son âme, l'irrésistible entraînement d'une pensée divine, lui si faible, lui si petit souverain, lui dont le trône ne se peut soutenir par son propre poids, mais seulement par ce qu'on est convenu d'appeler l'équilibre des grandes puissances, lui si dépendant de la politique des diverses royautés de l'Italie, de l'Europe et du monde, lui qui tient un sceptre qui n'a guère subsisté qu'en vertu de leur tolérance ou par les rivalités de leur ambition, pouvait-il humblement songer à porter la main, sa main de roi temporel, sur ce vaste édifice de constitution européenne, et se hasarder à troubler cet équilibre tant aimé de ceux qui ont essayé de l'établir? Le pouvait-il au risque d'ensevelir sous une ruine, presque inévitable, sa personne, sa gloire, son trône, le trône des successeurs de saint Pierre, et, avec tout cela, les plus graves intérêts de la religion? Ah! instruits des calamités effroyables que répandirent sur le monde, à toutes les époques, mais surtout à la fin du dernier siècle, toutes les tentatives de révolution sociale, n'eût-il pas reculé d'effroi, lui Pontife de paix, lui héritier de Pie VI, lui qui, dans ce nom vénéré dont il s'est appelé, pouvait apprendre les fureurs sacrilèges des révolutions: encore une fois, n'eût-il pas reculé d'effroi en prévoyant des secousses immenses, terribles pour l'Église aussi bien que pour les empires? Et par quel prodige le caractère sage, pacifique, temporel de la cour pontificale, s'est-il aussi soudain démenté? Par quel prodige cette Rome tant vantée, pour sa sagesse, de ceux-là même qui ne croient pas à sa mission divine, a-t-elle tout à coup abandonné ces maximes d'une politique toute la patience, d'ajournement, d'immobilité presque, maximes séculaires qui l'avaient constamment dirigée à travers les tempêtes de nos sociétés? Par quel prodige enfin, cet homme, tout à l'heure l'égal de ceux qui nous l'ont donné, se refuse-t-il, à peine devenu leur chef, à toutes ces timidités de la circonspection que semblent lui commander tant et de si hauts intérêts; et, revêtant une sainte hardiesse, s'élançant d'un bond, au milieu du monde en suspens, ne s'effraie d'aucun obstacle, continue à marcher vers son but avec une prudence égale à sa fermeté, et ose dire (nous l'avons recueilli nous-même de la bouche de Pie IX): "Nous précipiter, nous ne le voulons pas, mais reculer, jamais: nous avons confiance en Notre-Seigneur!"

"Nous avons confiance en Notre-Seigneur!" Ah! voilà le mot du mystère, la parole qui explique les miracles de douceur et d'énergie qu'il nous est donné de voir, en ce moment, sur le trône pontifical! Les rois aujourd'hui n'ont guère de ces paroles-là, et c'est parce que la foi seule les inspire, que Pie IX est tout ce que nous le voyons! S'il n'eût entendu parler en lui-même quelque chose de supérieur aux vues d'une politique terrestre, non, jamais il n'eût osé soulever les difficultés immenses qu'il a dû prévoir, et qu'il prévoyait au moment où il montait au gouvernement de l'Église du Fils de Dieu. Mais, exciter par le feu divin de la charité éclairée et soutenue par sa foi, si vive, si profonde, et connaissant les signes des temps propices à la moisson, *jam alba sint ad messem*, plein de confiance en celui qui est mort pour délivrer le monde, s'est dit, comme les femmes qui montaient au calvaire: Qui nous soulèvera la pierre du sépulcre? "Qui revolvat nobis lapidem ab ostio monumenti?" Aussi comme elles, attendant tout de Dieu, il a marché devant soi! Saint Pontife, grand Pape, comme celles de ces femmes de Jérusalem, vos espérances ne sont point déçues; vous aussi êtes l'ange qui annoncez les résurrections, et, pour si pourri que soit le cadavre du vieux monde, tel que les doctrines sceptiques ou impies nous l'ont fait, votre souffle sera puissant à le rendre à la vie; par la justice, dans la liberté!

Les grands changements n'arrivent pas tout d'un coup, N. T. C. F., et les révolutions, on ne peut se le dissimuler, sont déjà, depuis longtemps, dans les idées et dans les mœurs lorsque leur explosion se fait dans l'ordre social. Des besoins réels, l'inquiétude et l'espérance, des vérités qui percent et tendent à s'asseoir dans les esprits, sont autant d'indices du mouvement qui va s'opérer. Si les hommes, en ces solennelles circonstances, pouvaient être de sang-froid; si, au lieu de se précipiter vers le but indiqué à la suite des passions, ils y marchaient, avec une sage lenteur, à la suite de la raison, ils comprendraient que ce n'est point l'heure du génie de l'homme, mais l'heure de la Providence. Ils demanderaient à la religion ses inspirations à la fois les plus pures et les plus élevées. Ils compteraient sur la vérité; ils espéreraient en sa puissance qui l'emporte, à la fin, sur tous les préjugés. La lumière se ferait peu à peu; les abus tomberaient les uns après les autres; l'édifice vicieux, chancelant, qu'il fallait reconstruire, ne s'écroulerait pas subitement avec un fracas épouvantable, mêlant des flots de sang humain à ses débris; la société se renouvellerait graduellement, et sa transformation serait pacifique et glorieuse tout ensemble.

Mais qu'arrive-t-il le plus souvent, N. T. C. F.? Il arrive que ce sont les passions qui se font les intermédiaires des besoins des peuples. La vérité s'obscurcit alors et disparaît dans l'horreur des tempêtes. Sous l'action de l'esprit du mal, la terre tremble, le ciel voile sa lumière; la religion méconnue, elle qui pouvait secourir si merveilleusement le progrès social, la religion se fait laissant les fureurs humaines déborder sur le monde pour l'instruction des peuples, jusqu'à ce qu'elles tombent épuisées et honteuses de leurs excès! Ainsi vont d'ordinaire les révolutions que l'impétuosité se charge,

de diriger. Mais lorsqu'au dix-neuvième siècle, après de récentes et solennelles expériences, après d'effroyables ébranlements dont l'univers se ressent encore, lorsqu'un homme, prince, prêtre, Pontife suprême, résument, en sa personne et dans ses fonctions sublimes, les intérêts de l'Église et de la société; lorsqu'un Pontife tel que Pie IX, au cœur grand et à la tête puissante et forte, avant de donner au monde le signal des réformes, a porté attentivement ses regards autour de lui, prêt à l'écouter aux voix qui, de tous les points du globe, lui apportent les vœux et les espérances de l'humanité, ce prince, ce prêtre, ce Pontife a lu, n'en doutez pas, les décrets de Dieu! La parole qu'il a fait entendre n'est point sortie du trouble et des tumultueuses agitations des conseils humains, mais d'une méditation calme, religieuse, s'inspirant du ciel, éclairé et puissant de sa vérité!

Mais voici venir encore les politiques du siècle. Forcés dans leur admiration, en présence de l'homme de l'époque, ils ne voient qu'un homme et non un instrument de la Providence dans le grand Pape qui domine aujourd'hui tous les esprits. Pour eux, Pie IX est un accident, un coup de sort, une inspiration passagère qui doit bientôt s'éteindre, et non le dépositaire d'une pensée divine, et le Moïse des peuples modernes. Politiques incomplets, rassurez-vous! Pie IX ne serait pas conservé à notre amour, il descendrait de main dans la tombe pleuré de tous, que son œuvre ne périrait pas avec lui. Ses os rejailliraient au fond de son sépulcre, car ils ont fertilisé Jacob, et l'ont racheté de la servitude par la puissance de la foi: *Ossa pallent de loco suo, nam corroboraverunt Jacob et redemerunt se in fide virtutis.* Vous ne savez pas, vous, que les œuvres de Dieu ne demeurent jamais imparfaites, et que les bras de chair ne peuvent rien contre les volontés du ciel. Pie IX est calme et fort, parce qu'il n'a point dévié des principes éternels du Siège apostolique. Dépositaire des maximes évangéliques de liberté, de justice et de charité, les Pontifes romains les réalisent avec tempérance et mesure; ils demeurent, selon l'ordre du Libérateur des hommes, "assis dans la cité sainte," attendant sans impatience, "les temps et les moments que le Père a posés en sa puissance," attendant l'heure solennelle où l'un d'eux "recevra la vertu de l'Esprit saint, descendu sur lui, pour rendre à Dieu un éclatant témoignage dans Jérusalem dans la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre!"

Suite et fin au prochain numéro.

## PISE ET FLORENCE

Départ sur le chemin de fer.—Orléans.—No lui dis pas ton nom, Sully! —L'auberge de Briare.—Les pataches.—Embarras d'une famille d'auvergnats.—L'hôtel-de-ville de Nevers.—Entreprise de voitures peu délicate qui dépense ses voyageurs dans un coupe-gorge à Châteauneuf-Chapon.—Voyage à la belle étoile dans le Morvan.

Je quitte Paris à midi, et je suis à quatre heures sur la place du Martroy, à Orléans, devant la statue de l'infortunée Jeanne-d'Arc, presque aussi maltraitée par les statues que par les poètes. J'ai franchi dans la moitié d'une après-midi plus de pays qu'il n'en eût fallu à Sterne pour écrire plus de quinze volumes de voyages. J'ai entrevu par un beau soleil les rives fleuries de Choisy-le-Roi, la vieille tour de Montlhéry, les vallées bocagères d'Étampes, les dernières ondulations des sauvages amas de grès de la forêt de Fontainebleau, de nobles châteaux de brigues au fond de leurs avenues de plus fraîches maisons de campagne étalent leurs coquettries au bord de la route, de petits bois, de petits prés, de petits jardins, de petites allées couronnées, de petits sentiers fuyants, traversés et coupés au vil par les rails du chemin de fer, qui ne respecte rien et qui passe sans dire gare. Je jette un coup-d'œil sur ces paysages fugitifs, et je n'en dis mot parce que vous les connaissez aussi bien que moi, mon cher ami; ces voyages à la vapeur, quand on me jette tout étourdi au débarcadère, me laissent l'est d'un kaléidoscope, sous le verre duquel on aurait roulé, pêle-mêle, des champs, des bois, des monts, des plaines, des hameaux, des villages, le tout arrosé de quelques fleuves, courant éperdus au milieu de ce cataclysme. Ce fut dans cet état qu'on me lança comme une valise au fond de l'omnibus qui devait me conduire du chemin de fer à l'hôtel de France. Cette entrée dans la ville se fait avec quelque majesté, attendu que l'épaisse voiture qui transporte les seize ou dix-huit voyageurs remorque à sa suite un chariot découvert, chargé de leurs malles, paquets et bagages, ce qui compose un train d'une assez longue suite et un bruit insupportable de cahots, de ferrailles, de coffres tremblants; en même temps le cocher sonne de la trompette; si vous ajoutez quelques chiens qui aboient, quelques polissons qui crient, quelques crocheteurs qui vous apostrophent, vous aurez l'idée d'un cortège assez imposant. Je note enri pour les voyageurs ingrats qui auraient eu le malheur de n'y pas faire attention. Nous entrâmes ainsi dans la capitale de l'Orléanais, comme sur un char triomphal qui eût pénétré par la brèche et plus magnifiquement peut-être que la Pucelle elle-même, quand elle en eût chassé les Anglais.

J'eus le temps, par les longs jours de cette belle saison, d'aller revoir la belle cathédrale que j'ai toujours particulièrement aimée et qu'il me tarde de voir débarrassée des amas de débris et de démolitions qui l'environnent; il y a, sur les flancs de ces vastes édifices gothiques où tournoient sans cesse des essaims de corbeaux errants, des quartiers d'une paix, d'une solitude, d'une prosaïque mélancolie que l'on ne peut connaître à Paris, mais qu'on retrouve à Orléans comme dans chaque ville de province. Triste disciple de nos écoles pélagiennes, j'aime l'air tranquille qu'on respire dans ces rues où pousse l'herbe et parmi ces vieilles maisons. J'éprouve avec curiosité qu'une de ces grosses portes cintrées vienne à s'ouvrir; je parcours d'un regard le fond de la cour, le pavé

moisson, la muraille tapissée de lierre, le vestibule vénérable où grappe autour de Poscaire une rampe ouvragée et fleurie comme les chèvrefeuilles qui montent aux fenêtres; j'envie le calme bien-être, la sérénité monotone des êtres qui vivent ou qui ont vécu sous ce toit, pures illusions mille fois démenties et toujours renaissantes! Oui, sans doute, là se sont écoulées des générations heureuses et pacifiques; ici, le magistrat intègre qui partage sa vie entre les séances du tribunal, sa bibliothèque et quelque carré de tulipes; là le pieux et vénérable chanoine que sa gouvernante n'a jamais abandonné en vain, avec sa tasse de chocolat, cinq minutes après l'office; dans ce coin le gentilhomme honorable et pauvre qui finit tranquillement ses jours au milieu de sa famille, après trente ans de fatigues et de combats; oui, ces honnêtes gens ont pu vivre près d'un siècle dans leur retraite sans autre distraction que l'immuable partie de whist ou de trictrac, de sept à neuf heures du soir; mais ils ont vécu sans inquiétude, sans agitations, ils n'ont pas connu cette fièvre dévorante qui nous consume, nous autres, fils d'une époque où nul n'est à sa place, où tous s'agitent pour la retrouver. Nous n'avons pas leurs vertus, nous n'avons pas leur paix; nous mourrions d'ennui dans ces demeures vénérables; nous en sommes réduits à pleurer sur le seuil de remords et de regret.

J'allai voir ensuite sur le pont le soleil se coucher dans la Loire. La vue est un peu plate de tous côtés, mais, quel qu'il en soit, j'aime Orléans; c'est le premier reliquaire de tous les charmants voyages qu'on peut entreprendre au soir de Paris. Tenez, suivez la Loire, qui s'enfuit à droite, vous trouvez Chambord, Blois, Amboise, Chenonceaux et toute la Touraine, où les splendeurs du génie français ont laissé des reliques jusque dans le patois rabelaisien du paysan. C'est aussi le chemin de Bordeaux, des Pyrénées, du paysan, et de l'Espagne, remontez le courant à gauche, vous voyez à sur le chemin de Lyon, Genève, la Suisse, le Mont-Blanc, Chamouny, la Savoie, la Provence, l'Italie, tous les trésors imaginaires du voyageur enthousiaste. Orléans d'ailleurs, ne manque point de morceaux entiers qu'on ne visitait guère avant cette ville était à trente lieues de Paris, et qu'on ne visitera plus du tout, à présent, qu'elle est un faubourg de notre capitale. Il est assez curieux qu'un Parisien qui n'a jamais daigné voir Saint-Etienne-du-Mont, au sommet de la montagne Saint-Genève, fait en voyage trois lieues par un chemin de traverse pour admirer, ou une grotte, ou un rocher, ou une source, tout aussi curieux que l'égoût de la rue Montmartre.

Je parle des beautés d'Orléans. Le hasard me plaça sous les yeux d'une des principales. J'étais le soir à la fenêtre de mon hôtel de France, au fond du Martroy. La lune se levait et blanchissait la moitié de la place. Les lumières s'allumaient. L'une après l'autre, dans les fenêtres étroites des maisons voisines; trois ou quatre clochers surmontant dans l'éloignement ces groupes de toits gothiques et pittoresques; l'ombre et les rayons de la lune se jouaient sur ce tableau: ni M. Sécher, ni M. Diéterle, ni M. Despéchin, n'ont peint de plus belle toile, d'une composition plus heureuse et mieux choisie, pour les grandes scènes historiques de l'Opéra.

Le lendemain, il fallut partir. J'avais résolu d'aller à petites journées; j'étais malade et je comptais sur la proverbe italien: *Chien piano va sano.* Il n'y a point de grands services de diligences pour remonter la Loire vers Combe et Nevers. Me voilà donc installé dans le véhicule suspect d'une entreprise paternelle, où l'on ne retrouve aucune des dispositions connues des voitures Laflitte et Caillard: deux compartiments au lieu de trois, chevaux au lieu de cinq, et des banquettes qui vous traînent de côté au lieu de vous emporter de face. J'avais devant moi une météore, femme de bonne mine, qui consolait sa fille, enfant de treize ans, laquelle venait d'être contrainte de laisser à Orléans, en partant, une poupée et un serin. Ce ne fut point sans larmes. L'autre mère! pauvre fille! Qu'elles m'ont donné de coûteux et de pénibles. Elles allaient à Sully, où les attendait leur mari et leur père. Leur maison était tout juste au bord de la Loire; une jolie maison de plaisance avec jardins, vergers et kiosques; l'eau du fleuve battait le pied des murs. Elles m'embrassèrent en arrivant de m'y reposer un moment; la mère même, je crois, m'invitait à louer, pour la belle saison, un charmant pavillon voisin. Quelques mois après j'apprends ces funestes inondations de la Loire, les ponts enlevés, les provinces entières submergées. Pavillon à louer, vergers, kiosques, maisonnette, jeune et honnête famille, qu'étais-je devenu? Que de fois m'est venue à l'esprit la pauvre météore, tant que les journaux nous affligèrent du récit de ces désastres!

Tandis que j'étais à Sully, où la voiture s'arrêta quelque temps, j'admirai les ruines du château seigneurial qui venait de remplir aussitôt l'esprit des souvenirs du ministre et de l'ami de Henri IV. Les descendants de cette noble maison habitent encore le pays, où ils répandent l'heureuse influence d'une fortune digne de leur naissance, je me rappelle à ce sujet l'anecdote qu'on prête à deux héritiers de cette illustre famille. Les jeunes seigneurs de Béthune et de Sully, gros et gras enfants de huit ou dix ans, qui se promenaient par hasard tous seuls dans le parc et que cette permission gonflait d'une importance naïve. Une dame qui les rencontra s'approche du premier et lui dit: — Qui êtes-vous donc? mon petit ami, quel est votre nom? — Mais le second interrompait tout à coup, en regardant ses jolies vermillures: — Ne lui dis pas ton nom, Sully. La demande, apparemment, lui semblait trop libre ou trop indiscret, et l'on imagine que la dame n'eût pas besoin de la renouveler.

Nous traversons Gien à sept heures du soir. Je trouve la ville charmante à travers les ombres d'un crépuscule le fort de la nuit, et nous arrivons à Briare, deux heures après, dans une pure auberge de village, où l'on se mire de toutes parts dans le cuivre enflammé des chaudières. Cette cuisine sert en même temps de bureau de diligences; elle est pleine des voyageurs qui viennent d'affluer, et cette cohue n'est rien moins que paisible. Chacun crie, dispute et gourmande l'hôte. Je devine un des contre-temps perdus dont je vais être si souvent la dupe. La voiture, qui a promis de mener tels et tels vingt lieues plus loin, s'excuse sur l'irrégularité du service, sur ses banquettes incomplètes, et laisse les malheureux à moitié chemin. Pour moi, qui ai résolu de passer la nuit à l'auberge, je me mets à l'écart et l'on me sert à manger un morceau de je ne sais quel veau, aussi dur que le lit où je vais dormir. Je suis distrait, le lendemain de ce lit et de ce souper, par l'un des plus magnifiques effets de soleil matinal, sur les peu-